

LA MASCARADE

ABONNEMENTS

LYON

Un an. . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Les ANNONCES

Se traitent de gré à gré.

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Départements

Un an. . . 10 fr.
Six mois. 5 fr.

Étranger

Un an. . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT



Nous avons l'honneur mesdames et messieurs de vous annoncer la prochaine arrivée des Prussiens devant notre bonne ville.

Nous pouvons même si cela vous est agréable, vous donner dès à présent le programme de la représentation qui aura lieu incessamment.

Au premier acte, bombardement.

Au second, incendie et pillages.

Au troisième, réquisitions forcées.

Intermèdes : Fusillades, violons et autres petits hors œuvre.

A l'heure où nous écrivons, ces aimables vainqueurs sont à Vesoul, demain ils seront à Dijon, après demain à Châlons et nous n'avons certainement pas dix jours avant qu'on nous signale leurs déplacements sur la route de Collonges-Fontaines.

Au surplus ces messieurs seraient bien bêtes de ne pas venir, du moment qu'il leur en coûte si peu. Ce n'est pas une gâcherie que font actuellement les soldats de Guillaume, c'est une promenade militaire.

On se demande même pourquoi ils ne nous arrivent pas musique en tête, et ne font pas leur entrée triomphale dans nos villes sur l'air de la *reine Hortense*.

Les habitants se mettraient à leur porte pour les regarder passer, applaudiraient aux bons endroits et offriraient des rafraîchissements à ces braves gens.

Quelle raison de se gêner en effet ? On ne se met pas sur leur chemin, on n'arrête pas leur marche on ne défonce pas la moindre route, on n'enlève pas le plus petit bout de rail, on ne mine pas une seule arche de pont.

Arrivez, bons Prussiens : cinq ou six mille hommes postés dans les défilés des Vosges pouvaient vous arrêter pendant quinze jours...

Eh bien non, on ne vous a pas fait cette mauvaise plaisanterie, vous avez franchi les passages les plus escarpés, les plus faciles à défendre, sans être inquiétés aucunement, et si quelques francs-tireurs vous ont tiré de temps à autre quelques coups de fusil, il ne faut pas leur en vouloir.

Ce sont des gens mal élevés et des malotrus qui ignorent les règles de la civilité puérile et honnête, et ne connaissent pas les premiers devoirs de l'hospitalité.

Arrivez bons Prussiens, il y avait quelque part là-bas une armée de vingt cinq mille hommes, à qui rien n'eût été plus facile que de couper vos avant gardes et de vous battre en détail.

Eh bien non, elle a préféré ne pas vous jouer ce tour désagréable ; l'armée de vingt cinq mille hommes s'est retirée presque sans combattre, vous laissant le haut du trottoir comme doit le faire tout galant homme.

Un certain nombre même de ces soldats, poussant l'amabilité jusqu'à ses plus

extrêmes limites, ont pris gracieusement la fuite, ont abandonné leurs fusils sur les routes pour courir plus vite, et sont venus se réfugier dans les citadelles de Belfort et de Besançon, racontant partout que vous les aviez battus à plate couture, afin de vous faire l'honneur sans doute d'une victoire que vous n'aviez pas même eu la peine de remporter.

N'est-ce pas du dernier galant ?

Arrivez, bons Prussiens, les chemins sont libres, les voies sont ouvertes, on comble les ornières sous vos pas, et pour peu que vous le désiriez, on vous mettra des parquets...

Ah misère de Dieu ! faut-il que nous en soyons tombés à ce degré d'apathie, de mollesse et d'avachissement !

Cent mille Prussiens auront pu venir de Colmar à Lyon, traverser quatre vingt lieues de notre territoire sans que des milliers des leurs soient restés sur la route tués par les paysans derrière les haies, par les montagnards derrière les roches !

Des soldats Français se seront retirés devant ces envahisseurs n'essayant pas même de les combattre !

Lyon peut-être se laissera occuper par un escadron de uhlans...

Cette fois ce serait le comble, mais cela ne sera pas, cela ne doit pas être !

C'est à Lyon, c'est à notre grande cité à montrer qu'au milieu de l'engourdissement, de l'énervement et du ramollissement presque universels de la France, il lui reste encore une flamme non éteinte d'énergie et de vaillance.

C'est à Lyon à prouver que cette effervescence politique qu'on lui a reprochée, n'était que la conséquence et la marque d'une vitalité et d'une ardeur qui sauront trouver place ailleurs qu'à la salle de la Rotonde ou de Valentino.

Par conséquent il est de notre devoir et de notre honneur, à nous Lyonnais, de prendre la résolution inébranlable de nous défendre héroïquement, de ne jamais signer de capitulation tant que nous aurons un boulet dans nos caissons, une cartouche dans notre giberne.

Seulement, à côté de cette résolution, il faut des mesures promptes et des actes énergiques dont l'exécution doit être poursuivie sans hésitation, sans faiblesse et sans relâche par les autorités.

Cela ne presse pas, mais il faut le faire tout de suite.

Nous prenons la liberté de signaler quelques précautions de défense absolument nécessaires, absolument indispensables, si nous ne voulons pas subir le sort de Nancy, de Reims, de Châlons, de Versailles, de Soissons, etc.

Que tous les ponts, que tous les viaducs, que tous les tunnels soient minés immédiatement ;

Que toutes les routes soient coupées, éventrées, tranchées, à dix lieues au moins autour de Lyon ;

Que les arbres soient abattus en travers des chemins, que les maisons qui peuvent servir de poste ou de retranchement pour l'ennemi soient rasées impitoyablement, et que tous les bois environnants soient brûlés jusqu'au dernier taillis.

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LE ROMAN DE M. BENOÎT.

On a trouvé aux Tuileries, dans les papiers particuliers de Napoléon III, un projet de roman écrit de son auguste main, dont voici le canevas :

Un M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune, parti en 1847 pour l'Amérique, revient en France en 1868, après avoir passé vingt ans hors de son pays.

A son arrivée, il demeure ébloui par le spectacle de prospérité et de grandeur que lui présente la France. — A mesure qu'il fait un pas, il découvre des merveilles et des magnificences nouvelles ; la sagesse des institutions impériales, l'habileté des réformes non moins impériales, le jetent dans un océan de stupéfactions joyeuses et de surprises agréables, et il finit par se dire que les exilés politiques qui lui avaient décrit la France comme livrée à la tyrannie, aux désordres et aux persécutions, lui ont menti comme des dentistes.

Tel était le petit panégyrique que Napoléon III avait l'intention de faire tracer de son règne, par un Cassagnac quelconque, sous la forme familière et intéressante d'un roman.

Le capitaine de Sedan avait notamment indiqué les points principaux sur lesquels il entendait attirer spécialement les admirations de M. Benoît.

C'étaient :

- Les vaisseaux cuirassés,
- Le suffrage universel,
- Le traité de commerce,
- La liberté de la presse,

L'accélération des procès,
La marque supprimée,
Les caisses pour la vieillesse,
Les embellissements de Paris,
Les coalitions,
Les réglementations abolies,
Le service militaire allégé,
Réserve augmentant la force de l'armée,
Les ailes (sic) de Vincennes,
La liberté de commerce, etc.

Les malheurs arrivés à l'empire ont empêché la réalisation de ce projet littéraire, mais nous nous permettons de le reprendre pour notre compte, et empruntant à notre souverain déchu le cadre si heureusement imaginé par lui, nous allons publier à notre tour : le *Roman de M. Benoît*.

Prologue.

Au mois de janvier 1847, un paquebot transatlantique était en partance dans la rade du Havre.

Au moment où il allait lever l'ancre, on vit accourir sur le port un homme d'une quarantaine d'années, couvert assez proprement, propriétaire d'une figure bonasse, d'yeux à fleur de tête, de cheveux châtains-roux et d'un commencement de ventre.

Après avoir essayé la mauvaise humeur du capitaine du navire, ce passager retardataire put s'embarquer sur le paquebot.

C'était M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune qui paraît faire fortune en Amérique.

Au mois de septembre 1870, un paquebot transatlantique venait d'arriver dans la rade du Havre.

Parmi les passagers qui débarquaient, les curieux remarquèrent une homme d'une soixantaine d'années, très-convenablement mis, propriétaire d'une figure bonasse, d'yeux à fleur de tête, de

cheveux gris-roux et d'un ventre accompli.

C'était M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune, qui revenait de faire fortune en Amérique.

Fin du Prologue.

CHAPITRE PREMIER.

Où M. Benoît prend la résolution de ne plus s'occuper de politique.

Pendant les vingt années qu'il avait passées en Amérique, M. Benoît avait fait tout ce que doit faire un honnête épicier, c'est-à-dire qu'il avait acheté le meilleur marché possible, son sucre, ses huiles, ses figues, ses bougies, son chocolat, etc., et qu'il s'était efforcé de revendre à un prix beaucoup plus élevé ce même sucre, ces mêmes huiles, ces mêmes figues, ces mêmes bougies et ce même chocolat, — d'où il était résulté la fortune de M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune.

Cependant la première année de son séjour, dans les rares moments que lui laissait sa clientèle, M. Benoît s'occupait un peu des nouvelles politiques de son pays. C'est ainsi qu'il avait appris que le roi Louis-Philippe était descendu violemment de son trône, et que la République avait pris la place de la monarchie de Juillet.

Cet événement avait affligé M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune, non qu'il eût une antipathie marquée contre la République, mais il était arrivé souvent à M. Benoît de rencontrer le roi Louis-Philippe avec son parapluie et son chapeau gris. Cette simplicité avait séduit M. Benoît. — De plus M. Benoît, du temps qu'il était en France, entendait dire souvent que Louis-Philippe était le roi des épiciers ; ce qui flattait énormément M. Benoît.

C'est pourquoi, après la nouvelle de la révolution

de 1848, M. Benoît douloureusement ému de la mésaventure de son roi, prit le parti égoïste de rejeter loin de lui toute préoccupation politique et de consacrer exclusivement ses soins à l'épicerie.

D'où il suit que M. Benoît, revenant en France, ne connaissait pas du tout l'histoire de son pays natal, au-delà des événements de 1848.

CHAPITRE II.

Où M. Benoît est étonné.

Après son heureux débarquement au Havre, M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune, fit une petite promenade dans les rues, et vit plusieurs affiches blanches qui portaient en tête : *République Française*, et au bas : *Crémieux, garde des sceaux*.

« Qui est-ce qui prétendait donc, se dit M. Benoît, que la République ne pouvait être en France un gouvernement durable : il paraît bien que si, puisqu'elle existe toujours depuis vingt ans. »

« Ce qui est extraordinaire, poursuivit mentalement M. Benoît, c'est que M. Crémieux soit toujours ministre de la Justice. Jamais on n'a vu de ministre durer tant que ça, pas même M. Guizot. »

Plongé dans ces réflexions, M. Benoît, honnête épicier de la rue de la Lune, s'approcha machinalement d'un groupe de gens qui discutaient avec animation :

- C'est une canaille, disait l'un.
- C'est un bandit, disait l'autre.
- De qui parlez-vous, demanda M. Benoît ?
- De qui nous parlons ? De l'empereur parbleu !
- De l'empereur, quel empereur ?
- Comment, quel empereur ? De l'empereur Napoléon III !
- Napoléon III ! Allons, pensa M. Benoît, voilà des gens qui se moquent de moi, il n'y a ja-

Nous avons à Lyon quinze mille ouvriers des chantiers qui, en quelques jours, pourront mener à bien cette besogne de dévastation nécessaire ;

Que tous les campagnards soient tenus, obligés, sous peine de confiscation nationale, de rentrer dans l'intérieur de la ville tous leurs fourrages, toutes leurs céréales, toutes leurs denrées et approvisionnements quelconques.

Qu'on ne recule en un mot devant aucune mesure quelque radicale soit-elle, quelque excessive puisse-t-elle paraître, car rappelez-vous bien ceci :

Ce que nous ne ferons pas, les Prussiens le feront ; — à notre place, et suivant qu'il conviendra à leur stratégie, ils feront sauter nos ponts, abattront nos arbres, défonceront nos routes, brûleront nos bois et mangeront les provisions du paysan.

Certes, nous sommes les premiers à en convenir, tout cela est douloureux, regrettable, déplorable tant que vous voudrez, mais les Prussiens ! les Prussiens, les Prussiens !

Toutes les considérations possibles de commodité, de convenance, de formalisme, de légalité même, doivent s'effacer, s'annihiler devant ce mot, devant ce danger, devant ce fléau : *les Prussiens !*

Les Prussiens qui nous envahissent, ce qui est on ne peut plus incommode, les Prussiens qui nous pillent ce qui est inconvenant au suprême degré, les Prussiens qui nous incendient et nous fusillent, ce qui dépasse toutes les bornes de l'illégalité.

Nous sommes, cela saute aux yeux, dans une situation essentiellement exceptionnelle, par conséquent c'est l'exception qui huit fois sur dix doit dominer la règle malgré les protestations de tous les Bidois présents, passés et futurs.

Lorsque ma maison brûle, je ne vais pas regarder s'il est plus régulier de m'en aller par la porte, que de sauter par la fenêtre.

En ce moment, c'est la France qui brûle, et nous ergoterions sur la façon d'éteindre le feu.

Allons donc !

La chose principale qui nous a manqué, il ne faut pas se le dissimuler, c'est la résolution, c'est l'énergie, c'est la fermeté de direction et de décision.

Depuis le jour où M. Crémieux qui a soixante-quinze ans, M. Glais Bizio qui en a soixante-douze, et M. Fourichon qui en a soixante-huit, ont essayé de prendre dans leurs mains septuagénaires l'organisation de la défense en province, tout s'est senti de la débilité de ce triumvirat.

mais ou d'Empereur Napoléon III, puisque la République dure toujours, et que M. Crémieux n'a pas cessé d'être ministre.

Sur quoi M. Benoît continua sa promenade un peu vexé de cette mystification, mais toujours étonné que M. Crémieux fût encore ministre.

CHAPITRE III.

Où M. Benoît est très-étonné.

De retour à son hôtel, M. Benoît se coucha de bonne heure, mais dormit très-mal.

Ce nom de Napoléon III lui avait trotté dans la cervelle toute la nuit, aussi dès la piquette du jour sonna-t-il violemment le garçon :

— Connaissez-vous un nommé Napoléon III ?

— Ah oui ! Badinguet !

— Comment, qui Badinguet ?

Eh oui ! Badinguet, pardienne, Badinguet ou Napoléon III, c'est la même chose.

— Insolent ! s'écria M. Benoît, c'est ainsi que vous vous permettez de vous ficher d'un honorable négociant ! Sortez à l'instant de ma présence, ou je vais me plaindre à votre patron !

Et M. Benoît, rouge de colère, alla se promener sur le port pour calmer sa fureur et prendre un peu d'appétit.

CHAPITRE IV.

Où M. Benoît est de plus en plus étonné.

Au déjeuner de table d'hôte, M. Benoît, honnête épicer de la rue de la Lune, désireux de ne pas se voir en butte à de nouvelles mystifications, se mit dans un coin et piqua silencieusement dans son assiette sans lâcher un traitre mot.

— Eh bien ! dit un des convives, il paraît que les Prussiens se dirigent vers la Normandie.

— Hein, les Prussiens ! exclama malgré lui M. Benoît.

rat trop vénérable, à telles enseignes que Gambetta a dû venir dans les airs leur insuffler de sa virilité et de sa jeunesse.

Sera-t-il arrivé à temps ?

Espérons le, mais il est indispensable que nous le secondions de toutes nos forces, que nous agissions vite et tôt pour rattraper le temps perdu.

Dès le 4 septembre, on a manqué l'occasion d'un beau coup de balai à l'endroit d'un grand nombre de fonctionnaires impériaux dont l'apathie, l'indifférence, la routine, la mauvaise volonté ont paralysé et annihilé en partie depuis deux mois tous les efforts, tous les élans de patriotisme de notre jeune République.

Ces fonctionnaires dont il aurait fallu se débarrasser à tout prix, encombre encore les bureaux des ministères et l'un de nos collaborateurs qui revient de Tours, nous a fait un triste tableau de la mollesse, de l'inaction et de la momification qui paraissent régner au siège de la délégation gouvernementale.

Ce coup de balai qu'on n'a pas donné encore, il faut le donner sans plus tarder, il faut faire place nette de tous les plumassiers, cartonniers, paperassiers qui ne savent faire un pas ni prendre une décision sans l'accompagner d'un rapport, d'une commission, d'une enquête, d'une contre-enquête, d'une sous commission, d'un contre-rapport, etc, parce qu'en vérité je vous le dis dans les termes crus et brutaux que comporte la situation,

Si nous laissons la France entre les mains de ces gens là, la France est... foutue.

Jacques BARBIER.

NOUVELLES

— Les membres du gouvernement provisoire quittent Paris un à un et presque chaque jour les ballons en amènent à Tours.

Que les ennemis de la République viennent encore dire que ce gouvernement est terre à terre et ne voit pas les choses de haut.

— On assure que Bonaparte prépare son discours d'ouverture aux chambres pour la session prochaine. Il y vantera les bienfaits de la paix et énumérera, comme d'ordinaire, les avantages de son beau règne.

— Des personnes bien informées prétendent que le jeune Louis — Louis de la balle,

— Mais oui, monsieur, les Prussiens, ça vous étonne ?

— Si ça m'étonne ! Evidemment on me prend pour un imbécile ici ? Que me chantez vous avec vos Prussiens ?

— Je ne vous chante rien du tout, monsieur ; après avoir battu l'armée de Napoléon, les Prussiens...

— Les Prussiens, monsieur, n'ont jamais battu Napoléon !

— Jamais battu ?

— Non, monsieur, et pour peu qu'on connaisse l'histoire du grand homme, on sait bien au contraire qu'il les a taillés en pièces à Iéna...

— A Iéna, il s'agit bien de cela ! Je ne vous parle pas de Napoléon I^{er} !

— De qui donc alors ?

— De Napoléon III, parbleu !

— Napoléon III, encore ! Décidément c'est une gageure. Allez au diable avec votre Napoléon !

Et M. Benoît, jetant rageusement sa serviette, sortit de table sans achever de dîner, tellement l'irritation lui coupait l'appétit.

CHAPITRE V.

Où M. Benoît commence à comprendre.

Le lendemain, lorsque ses esprits furent un peu calmés, M. Benoît, honnête épicer de la rue de la Lune, résolut de tirer au clair toutes ces histoires de Prussiens et de Napoléon III.

Avisant une boutique d'épicerie dont la devanture, par sa savante ordonnance, indiquait un commerce conséquent, M. Benoît entra et demanda à parler en particulier au chef de la maison.

— Mon cher confrère, lui dit M. Benoît, je suis un honnête épicer de la rue de la Lune, qui ai fait fortune en Amérique.

L'autre s'inclina.

vous savez ? — à écrit à M. de Bismark pour que celui-ci autorise son précepteur Frossard à sortir de Metz.

Il est impossible à ce jeune prince de se passer de cet éminent gouverneur.

— D'après une lettre de Berlin, le prisonnier de Wilhelmshe se serait vivement plaint à Augusta des cuisiniers qu'on lui a envoyés.

Dernièrement, il a trouvé un cheveu dans sa soupe.

L'impôt de vingt-cinq centimes.

Nous recevons de diverses parts des lettres de réclamations et de protestations touchant l'impôt de vingt-cinq centimes.

Voici les principales objections qui nous sont signalées :

1° L'établissement de cet impôt à l'inconvénient grave d'être une indication exacte, précise de la fortune des habitants de Lyon, et de constituer une sorte de dénonciation qui sera très-utile à messieurs les Prussiens pour faire leurs réquisitions forcées dans le cas où ils s'empareraient de notre ville.

2° Cet impôt est pratiquement impossible à percevoir, par la raison que la plupart des déclarations seront inexactes et fausses, et qu'un grand nombre de gens même, éprouvant une répugnance invincible à dévoiler leur position de fortune, refuseront énergiquement de faire aucune déclaration.

3° Cet emprunt ne frappera ni ceux qui ont des valeurs étrangères, ni ceux qui ont des valeurs au porteur, dont les coupons peuvent être touchés indifféremment à Lyon, à Marseille, à Bordeaux ou à Paris.

4° Il est impossible en ce moment de fixer la valeur d'un capital mobilier quelconque, parce que tel citoyen qui possède par exemple pour cent mille francs d'obligations ou d'actions du chemin de fer de l'Est, est absolument semblable à un citoyen qui ne possède pas un maravedis.

En principe, nous sommes partisan de l'impôt proportionnel en vertu de ce raisonnement irréfutable, c'est que l'homme qui possède, l'homme qui a intérêt à être protégé par les lois sociales, doit payer à la société ou au gouvernement qui la représente, des impôts équivalents à la somme de protection et de sécurité qui lui est nécessaire pour sa personne et pour ses biens.

Mais cet impôt proportionnel a besoin d'être établi avec les plus grandes précautions, après les plus mûres délibérations, afin de ne présenter aucun caractère vexatoire et scrutateur qui inspire une répulsion trop marquée à ceux qui en sont l'objet.

A ce point de vue, nous ne pensons pas

— Et je viens, à titre de collègue, vous demander en toute confiance des renseignements positifs sur des choses extraordinaires que j'entends ici depuis hier.

— Très-volontiers, confrère.

— La France est-elle oui ou non en République ?

— Oui, certainement.

— M. Crémieux est-il toujours ministre de la justice ?

— Parfaitement.

— Alors que signifient ce Napoléon et ces Prussiens dont on me bat la tête...

— Cela signifie que ce Napoléon III n'est plus empereur des Français...

— Plus empereur des Français ! Mais il l'a donc été alors ?

— Quoi ! vous ne savez pas ça ?

— Je ne sais rien ; ou plutôt si, je sais que Louis-Philippe a été renversé en 1848, que la République lui a succédé, que M. Crémieux a été nommé garde des sceaux, que la République existe toujours, puisque je l'ai lu sur les affiches, et que M. Crémieux est toujours garde des sceaux...

— Bon, mais vous n'oubliez qu'une chose, c'est que la République de 1848 est morte en 1851, c'est que, depuis 1851 jusqu'au 4 septembre 1870, la France a été gouvernée par un empereur qui s'appelait Napoléon III, c'est que cet empereur a été fait prisonnier à Sedan, c'est que la République a été de nouveau proclamée, à la suite de quoi M. Crémieux est redevenu ministre de la justice.

M. Benoît, honnête épicer de la rue de la Lune, foudroyé par ces nouvelles, se passa la main sur le front et resta quelques minutes en proie à une stupefaction facile à comprendre.

— Ainsi, reprit-il au bout d'un moment, d'après ce que vous venez de me dire, la France a été gouvernée pendant vingt ans par Napoléon III ?

— Mon Dieu, oui.

que l'impôt de vingt-un centimes, tel qu'il a été voté par le conseil municipal, soit une mesure bonne et praticable surtout, et nous ne saurions nous dissimuler la valeur sérieuse des observations qui précèdent.

Malheureusement, il faut de l'argent, de l'argent non pas après-demain, non pas demain, mais aujourd'hui, mais tout de suite.

Voici les moyens que nous prenons la liberté de proposer au conseil municipal, moyens qui auraient l'avantage de méconter le moins de gens possible et de produire immédiatement des résultats efficaces :

1° Rétablissez les octrois qui jusqu'à ce jour n'ont procuré aucune économie, aucun bien-être aux classes nécessiteuses, et ont profité aux débiteurs seuls, sans amener la moindre diminution sur les objets de consommation.

Plus tard on pourra revenir à cette suppression, mais en ce moment elle est inopportune, et encore un coup elle ne profite pas à ceux qui devraient en bénéficier ;

2° Etablissez purement et simplement un impôt de cinquante centimes additionnels sur le montant des taxes de cette année, exigible de suite bien entendu ;

3° Frappez de contributions énormes les fuyards qui ne reviendraient pas après avis préalable.

De cette façon vous aurez de l'argent immédiatement, il vous suffira de prendre les feuilles d'imposition pour établir l'assiette de votre perception, et vous n'aurez pas besoin de recourir à une mesure qui, pour beaucoup de gens nous le répétons, est considérée comme un système d'inquisition, dangereux surtout, quand les Prussiens sont à nos portes.

J. B.

Moins de magnanimité s. v. p.

On dit que les Parisiens ont en réserve des engins de guerre nouveaux, fusées, bombes ou autres, parfaitement capables de faire le plus grand mal aux Prussiens, mais on attend pour s'en servir que M. de Bismark commence.

En vérité, nous avons peine à le croire.

Comment ! nous en sommes encore à une question d'humanité et de loyauté envers les bandes allemandes ?

Nous avons des moyens chimiques et scientifiques assez puissants pour tuer beaucoup de Prussiens, et nous hésitons à les employer, parce que Guillaume ne les connaît pas ?

— Et les Prussiens sont en France ?

— Hélas !

— Mais les Français ne savent donc plus se battre ?

— Si, confrère, ils se battent toujours admirablement ; mais quand on les mène un contre cinq...

— Un contre cinq ! Et qui les menait ainsi ?

— Napoléon III et ses généraux, confrère. De plus, on ne leur donnait ni munitions ni vivres.

— Pourquoi cela ? La France n'avait donc pas d'argent pour en acheter ?

— Si, confrère ; seulement, cet argent a été volé par Napoléon III et ses fonctionnaires.

— Et vous avez supporté pendant vingt ans un empereur qui vous gouvernait et vous pillait de la sorte ?

— Parfaitement, confrère ; nous lui avons même, il y a quelques mois, donné sept millions de votes de confiance...

M. Benoît, honnête épicer de la rue de la Lune, regarda son confrère entre les deux yeux et lui demanda froidement :

— Combien vendez-vous le kilo de sucre, confrère ?

— Deux francs cinquante, reprit l'autre sans broncher.

« Il n'est pas fou pourtant, » se dit M. Benoît, honnête épicer de la rue de la Lune.

Epilogue.

Le soir du même jour, un groupe nombreux stationnait sur le port.

— C'est une canaille, c'est un bandit, criait une voix convaincue.

— De qui parlez-vous ? demanda un passant.

— De l'empereur Napoléon III, répondit M. Benoît, honnête épicer de la rue de la Lune.

L. LÉGLAIS.

Est-ce que ces brigands de grands chemins hésitent à assassiner les populations sans défense ? Se privent-ils de leurs terribles canons se chargeant par la culasse, parce que nous n'en n'avons pas ? Leur loyauté ne va-t-elle pas jusqu'à ne pas reconnaître nos francs-tireurs et à les fusiller sans merci ?

Ce n'est plus l'heure de faire des politesses à messieurs les Germains ou de rivaliser de magnanimité avec eux. Si réellement on a inventé des engins meurtriers qu'on les emploie sans tarder. Agir autrement, ne serait plus de la magnanimité, ce serait une sottise criminelle.

GUIDE

DU

Voyageur à Tours en Touraine

Siège actuel de la Délégation gouvernementale.

Ce petit travail est le fruit d'études et d'observations prises sur le *vif* pendant un séjour de quarante-huit heures dans la riante cité qui vit naître Balzac et Descartes, et qui loge actuellement Crémieux et Glais-Bizoin.

Il est destiné principalement aux gens qui auraient besoin de renseignements précis sur l'installation, l'organisation de la délégation gouvernementale, et la manière commode, rapide, agréable de communiquer avec les divers services qu'elle comporte.

Notre Guide peut être également consulté avec fruit par les Français dont le patriotisme aurait besoin d'être réchauffé aux rayons du patriotisme Tourangeau.

Pour aller à Tours.

Le voyageur qui veut aller de Lyon à Tours consulte généralement un indicateur de chemin de fer, où il voit qu'en partant à 3 heures 38 min. du soir de la gare de Perrache, il peut arriver à 3 heures 55 min. du matin dans la capitale de la Touraine.

C'est là une illusion contre laquelle on ne saurait trop prévenir les personnes simples disposées à honorer d'une confiance aveugle les livres Chaux.

Il est possible qu'on parte à 3 heures 38 min., mais on ne touche au but qu'à une heure du soir au lieu de 3 heures 55 min. du matin, c'est six heures de retard.

Ces six heures de retard seront agréablement employées par le voyageur :

1° A arpenter de long en large la gare de Saincaize vers une heure du matin, et à demander toutes les cinq minutes aux employés : partons-nous bientôt ?

A quoi les employés répondront invariablement : oui, monsieur, le train est en formation.

2° A stationner indéfiniment dans la gare de Vierzon, et à demander de temps à autre au chef de train : qui est-ce qui nous arrête ?

A quoi le chef de train répondra : nous attendons la voie.

Indépendamment de ces distractions, il est loisible d'absorber dans les buffets de ces deux gares de la charcuterie et des petits pains qui ne sont ni plus mauvais ni meilleurs que les petits pains et la charcuterie de tous les buffets de chemins de fer.

Le voyageur devra se considérer comme infiniment heureux et spécialement favorisé du sort si la monotonie du spectacle d'un train à l'arrêt, est variée par les ébats fantaisistes d'un ou plusieurs troupiers qui soient partis pour la gloire, avant le commencement de la bataille.

Arrivée à Tours.

Le voyageur qui arrivera à Tours après vingt-quatre heures de chemin de fer, devra se préoccuper immédiatement du soin de chercher un abri pour sa tête, ou plus vulgairement un hôtel.

A cet effet, il montera dans un coupé mal-propre et se fera conduire :

1° A l'hôtel de la Boule-d'Or, où on lui dira qu'il n'y a pas une chambre disponible.

2° A l'hôtel du Faisan, où on lui racontera que Gambetta lui-même n'a pas pu faire loger un de ses amis intimes.

3° A l'hôtel de Londres, où on lui assurera qu'il n'y a pas de place même pour les moilets d'une première danseuse.

4° A l'hôtel du Croissant, où on lui présentera cinq voyageurs qu'on est obligé de faire coucher dans l'écurie.

Enfin vingt-cinq ou trente hôtels de Tours,

d'où on l'éconduira par les mêmes raisons que ci-dessus.

Le voyageur ne devra pas se formaliser si les maîtres d'hôtel prennent vis-à-vis de lui un air impertinent et protecteur, attendu que personne ne se croit au-dessus du commun des mortels, comme un maître ou une maîtresse d'hôtel qui a toutes ses chambres prises.

Description de Tours.

Tours en Touraine est une ville propre et coquette, dont les maisons en pierres blanches ont un air guilleret qui réjouit la vue.

Tours a une belle rue, la rue Royale; une belle place, la place de l'Hôtel-de-Ville; un beau boulevard, le boulevard...

Vous trouverez tout ce qu'il faut dans le Guide Joanne, auquel nous ne prétendons en aucune façon faire concurrence.

De l'aspect général de la ville, ressort un sentiment de bien-être tranquille et de béatitude sereine qui donnent aux habitants un caractère aimable, facile et accueillant, mais les disposent médiocrement aux vertus robustes et aux actes héroïques.

Le voyageur en trouvera, du reste, facilement la preuve dans le chapitre suivant :

Patriotisme des Tourangeaux.

Les Tourangeaux aiment leur patrie, c'est incontestable.

Ils détestent les Prussiens, c'est positif, et les traitent volontiers de scélérats et de brigands.

Mais, avant tout, les Tourangeaux aiment leur tranquillité, leur petite ville, leurs maisons blanches, leur rue Royale, leur place de l'Hôtel-de-Ville, et ils se disent avec une logique irréfutable : « Si nous résistions aux Prussiens, les Prussiens troubleraient notre tranquillité, bombarderaient notre ville, brûleraient nos maisons blanches, démoliraient notre rue Royale... »

De sorte que les Tourangeaux ne résisteront pas aux Prussiens.

Dans le cas où le voyageur voudrait fumer un londrès, il ne trouvera pas à en acheter dans les bureaux de tabac, parce que les Tourangeaux, qui ne veulent pas résister aux Prussiens, veulent leur offrir de bons cigares, et ont accaparé à cet effet toutes les boîtes de londrès qui se trouvaient chez les débitants.

Le voyageur, s'il n'est pas Prussien, devra donc se contenter de fumer des cigares d'un sou.

Les décorés de Tours

Le premier monsieur que rencontrera le voyageur dans les rues de Tours, pour le moment, sera un monsieur décoré de la Légion-d'Honneur.

Le second monsieur, par exemple, sera aussi un monsieur décoré de la Légion-d'Honneur.

Tandis que le troisième monsieur sera encore un monsieur décoré de la Légion-d'Honneur.

Le voyageur ne pourra pas faire un pas en avant ou en arrière sur le pavé ou le trottoir sans se heurter à un monsieur décoré de la Légion-d'Honneur.

Cette vue continuelle de messieurs décorés de la Légion-d'Honneur finira par agacer profondément le voyageur qui cherchera dans tous les coins et recoins un monsieur qui ne soit pas décoré de la Légion-d'Honneur, mais sans pouvoir le découvrir. Aussi le voyageur pourra-t-il écrire sur son carnet avec plus de vérité que l'Anglais que vous savez : A Tours, tous les messieurs sont décorés de la Légion-d'Honneur, même les concierges.

Les Cafés de Tours.

C'est une opération très-difficile aujourd'hui que de prendre une tasse de café ou un verre de liqueur dans un café de Tours.

Le voyageur qui voudra tenter cette aventure commencera par faire queue dix minutes à la porte du Café de la Ville ou du Café du Commerce, entrera péniblement à la file, contournera des tables encombrées, cherchera vainement une place libre, et finira par s'installer dans un petit recoin, où il ne parviendra à faire tenir sa consommation qu'avec un talent d'équilibriste de premier ordre.

Le voyageur s'étonnera de voir la grande majorité des consommateurs, composée principalement d'officiers, et il se demandera comment on ose prétendre que la France manque d'officiers, alors qu'il y en a tant dans les cafés de Tours.

Le Gouvernement à Tours.

La délégation du Gouvernement à Tours siège dans plusieurs bâtiments divers :

M. Crémieux, en sa qualité d'Israélite sans doute, s'est installé à l'Archevêché ;

Le ministère de l'intérieur est à la Préfecture ;

Le ministère de la guerre, au palais du Maréchal ;

Le ministère des travaux publics, au Lycée ;

La commission scientifique, un peu partout ;

Et la commission d'armement, au petit séminaire.

Ces renseignements donnés en six lignes

paraîtront sans doute au voyageur une chose toute simple, — mais le voyageur ne se doute pas de la peine, des embarras et des démarches de tout genre, qu'il nous en a coûté pour nous les procurer.

Si le voyageur veut s'en convaincre par lui-même, il n'a qu'à essayer de prendre ses informations, et s'il n'y passe pas au moins quarante-huit heures, nous nous engageons à lui montrer pour rien un homme non décoré.

Le voyageur, en effet, se verra successivement envoyé du lycée à la préfecture, de la préfecture à l'archevêché, de l'archevêché au petit séminaire, et fera douze ou quinze fois la navette entre ces divers établissements ; après quoi, un huissier lui répondra : « Je ne connais pas le monsieur que vous demandez. »

Le voyageur ne trouvera qu'un seul homme capable de le sauver et de lui tendre le fil d'Ariane dans ce labyrinthe, c'est le célèbre Cavalier dit Pipe-en-Bois, dont la République a accepté les services comme employé au ministère de l'intérieur.

Pipe-en-Bois se mettra à la disposition du voyageur avec une complaisance charmante, et finira par lui donner des indications qui lui permettront de trouver enfin le bureau ou le fonctionnaire qui sont l'objet de la recherche du voyageur, au moyen d'une simple tournée à l'archevêché, à la préfecture, au petit séminaire, etc.

Le voyageur remarquera l'huissier du ministère de l'intérieur, qui ressemble comme deux gouttes d'encre à l'ex-ministre Rouher, et il admirera l'importance de ce personnage qui n'ose pas desserrer les dents tant il craint de compromettre sa dignité, et qui serait tenté de répondre, lorsque le ministre ne reçoit pas : Nous ne sommes pas visibles.

Le voyageur aura soin, s'il veut secouer un peu la majesté de ce personnage important, de le traiter simplement comme un huissier : ce qui le rendra souple comme un gant et poli comme un solliciteur.

L'activité dévorante du gouvernement.

Le voyageur qui voudra se rendre un compte exact de l'activité dévorante du gouvernement n'aura qu'à se présenter dans les bureaux de tel ou tel ministère, vers les neuf heures du matin.

Là il attendra une demi-heure ou trois quarts d'heure, parce que ces messieurs, pour la plupart, ne sont pas encore venus.

Le voyageur comprendra en effet que rien ne presse en ce moment, et que les fonctionnaires ou employés ont bien autre chose à faire qu'à se lever à sept heures du matin pour le service de la patrie.

Que si le voyageur finit par mettre la main sur son homme et lui parle de la nécessité urgente de chasser les Prussiens.

— Les Prussiens, tiens c'est vrai, lui répondra-t-on, il serait bon, en effet, de les chasser. — Je me ferai faire un rapport là-dessus.

Les commissions.

Pour peu que le voyageur ait quelque expérience des choses, il n'ignorera pas qu'en général les commissions ont été instituées pour ne servir à rien.

Dans cet ordre d'idées, nous recommanderons spécialement au voyageur la commission scientifique de Tours.

Le voyageur après avoir passé vingt-quatre heures à découvrir l'existence de cette commission, apprendra que vu l'imminence du danger et l'urgence de la situation, ladite commission se réunira deux fois par semaine, le lundi et le jeudi ; qu'elle n'a pas de bureau organisé où le public puisse prendre ses renseignements, et qu'elle ne possède pas un seul ouvrage scientifique à consulter.

Les jours de réunion les six membres de cette commission s'assoient autour d'une table en sapin, et sauf un ou deux, écoutent en baillant ou en se grattant les ongles les communications qui leur sont faites.

Après quoi la commission décide que le secrétaire dressera un rapport qui sera lu à la prochaine réunion, à moins que d'ici-là les Prussiens... auquel cas le rapport serait remis à un temps plus prospère.

La Commission d'armement.

Le voyageur naïf qui pourrait supposer que la commission d'armement a pour mission d'armer nos soldats ou nos mobiles, devra revenir au plus tôt de cette erreur.

La commission d'armement dont les bureaux sont au petit séminaire de Tours salle des Saints-Angeles, s'occupe évidemment de tout autre chose que d'armement, car un grand nombre de mobiles, ceux de l'Aveyron entre autres qui font partie de l'armée de la Loire, qui aujourd'hui peut être se battent contre les Prussiens, les mobiles de l'Aveyron sont armés de vieux fusils à percussion, dont dix sur cent ne partent pas.

Le voyageur pourra proposer d'appeler cette commission : « la commission de désarmement »

Age du gouvernement de Tours.

Il serait injuste sans doute, de la part du

voyageur, de mettre toute cette négligence, toute cette apathie, toute cette incurie, sur le compte du mauvais vouloir ou du défaut de patriotisme des membres de la délégation gouvernementale, qui sont animés d'excellentes intentions ; mais le voyageur pourra se convaincre qu'il était difficile qu'il en fût autrement, en faisant le petit calcul que voici :

M. Crémieux a 73 ans.
M. Glais-Bizoin 72
M. Fourichon 68

Total 213 ans.

Que pourra faire Gambetta contre ces deux siècles ?

De Tours à Lyon.

Le voyageur qui a mis vingt-deux heures pour aller de Lyon à Tours, en mettra vingt-six pour revenir de Tours à Lyon.

Il charmera la longueur de la route par des conversations où il apprendra les choses étonnantes que voici :

— Il y a une fonderie de canons près de Nevers ?

— Oui, parfaitement.

— Combien livre-t-elle de canons par jour ?

— Aucun.

— Comment, aucun ?

— Sans doute ; la fonderie de Nevers n'est que pour les pièces de marine ; or, comme la marine n'a pas besoin de canons en ce moment...

— ... La fonderie de Nevers ne se commet pas à faire des pièces de campagne ?

— Evidemment, à moins qu'une commission, une enquête, une contre-enquête et une demi-douzaine de rapports...

— Vous savez que les Prussiens brûlent Châteaudun ?

— Oui ; c'est à quinze lieues de Tours.

Conclusion.

Une fois rentré chez lui, le voyageur à Tours se sentira profondément écœuré, découragé, démoralisé, et se dira douloureusement : Pauvre pays ! pauvre France !

CHRISTIAN.

SOUSCRIPTION CHARITABLE

EN FAVEUR DE L'INFORTUNÉ NAPOLEON III.

Deuxième liste.

Deux-Bressans 0 05 c.
P. G. 0 05
Un clerc de notaire 0 01
Un employé du chemin de fer à
Terrenoire 0 05
M. Magnien, architecte 0 05
Un bonapartiste enragé 0 01
Idem 0 01
Idem 0 01
Idem 0 01
Idem 0 01
Quatre citoyens du bourg le Péage, plus une cigarette. 0 04

Total de la deuxième liste 0 36

Plus une cigarette.

Total de la première liste 0 15

Total général 0 51

Plus une cigarette.

Nous devons le dire avec peine, cette souscription ne marche pas. Elle est ouverte depuis un mois, et nous n'avons pu réunir encore que cinquante-un centimes, plus une cigarette.

Nous sommes étonnés surtout que les anciens fonctionnaires de l'empire ne montrent pas plus d'empressement à soulager l'infortune de leur ex-patron.

S'ils n'ont pas d'argent, qu'ils vendent leurs vieux galons et leurs passementeries hors d'usage ; mais il est honteux de leur part, de laisser ainsi dans la misère celui qui leur distribua jadis de si beaux appointements.

Il manque encore un franc vingt-quatre centimes pour couvrir la souscription.

Nous faisons un appel énergique à tous les sénateurs.

POURQUOI ?

Pourquoi laisse-t-on encore circuler dans les rues des brailards de chansons plus ou moins patriotiques qui assourdissent les passants et agacent singulièrement les citoyens voisins des stations de ces chanteurs ?

Pourquoi, lorsque les Prussiens sont sur la route de Lyon, y a-t-il encore des Allemands dans notre ville, et ne fait-on pas partir sur le champ aussi bien ceux qui ont un permis de séjour que ceux qui n'en n'ont pas ?

Pourquoi n'oblige-t-on pas rigoureusement tous les citoyens valides à faire partie de la garde nationale et à assister à tous les exercices, — sous peine d'incorporation immédiate dans l'armée active ?

Pourquoi n'a-t-on pas déjà fait afficher et publier dans tous les journaux qu'il est accordé un délai de huit jours à tous les citoyens émigrés — sans raisons plausibles — pour rentrer à Lyon, délai passé lequel ils seront considérés comme ayant abandonné leurs biens à la commune qui s'en emparera immédiatement ?

Pourquoi laisse-t-on vagabonder dans la ville la quantité prodigieuse de filles et de prostituées qu'on y aperçoit, qui sont une excitation perpétuelle à la débauche ?

Pourquoi la majeure partie des mobiles logés dans les environs de Lyon, ne consacrent-ils pas au moins la moitié des journées aux exercices de tout genre ?

Pourquoi la plupart des journaux ont-ils assez peu de bon sens pour continuer à nous leurrer de leurs nouvelles invraisemblables, de dépêches heureuses (sous toutes réserves), de prétendus découragements chez les Prussiens, de morts de princes commandants, et autres blagues ?

Pourquoi, si les fortifications de Lyon ont réellement un but utile, ne prend-on pas des mesures pour que les ouvriers fassent une besogne sérieuse, et ne pousse-t-on pas plus activement les terrassements, en ne les interrom-

pant pas le dimanche et en organisant au besoin des escouades de travailleurs pendant la nuit ?

Pourquoi, puisque le Comité de la guerre a admis plusieurs moyens de transformations d'armes, ne se dépêche-t-on pas à faire transformer tous les fusils de la garde nationale ?

Conseils pratiques aux amis des Prussiens.

A côté du patriotisme qui anime la majeure partie de la population lyonnaise, il est inutile de se dissimuler que dans certaines classes de la société on n'est pas du tout, du tout, enclin à une défense énergique de notre cité, si tant est que les bandes allemandes se disposent à nous venir rendre visite.

Nous croyons donc rendre service aux courageux citoyens qui désirent recevoir les Prussiens avec plus de douceur que de coups de fusils, en leur indiquant ici les mesures indispensables à prendre, afin que Bismark et ses malandrins soient contents d'eux.

Logement.

D'abord et avant tout, comme ces pauvres diables de soldats de Guillaume auront opéré des marches forcées et couché sur la dure, il est de toute nécessité qu'on fasse de fortes emplettes de pantoufles — remboursées autant que possible, — et qu'on n'oublie pas de faire battre soigneusement tous les matelas dont on pourra disposer.

Inutile d'ajouter que les bois de lits seront soigneusement visités, les punaises rigoureusement exclues, — bref un vigoureux appel à M. Vicat. On ne sait pas à quelles extrémités peut se porter un Badois tourmenté par une petite bête.

Nous engageons aussi vivement les propriétaires ou locataires d'immeubles, à faire au plus vite les réparations dont leurs appartements seront susceptibles, — à laver ou refaire les vernis, changer les papiers détériorés ou de nuances désagréables, remettre les carreaux manquants, cirer les parquets, — afin que ces bons Allemands ne soient pas, à leur arrivée, incommodés par de mauvaises odeurs ou par

l'humidité ; si on le peut, on fera poser des tapis partout, pour assourdir le bruit de leurs bottes et ne pas troubler leur sommeil.

Les braves citoyens ne possédant pas d'appartements confortables, feront bien de louer d'avance quelques chambres dans les meilleurs hôtels de la ville. Ceux qui ont des enfants brailards n'oublieront pas de les étouffer : les cris de ces moutards pouvant avoir une fâcheuse influence sur les tympans délicats de messieurs les Prussiens.

Nourriture.

Il est reconnu que la sobriété du chameau passerait pour de la goinfreterie comparée à celle des Prussiens. — Quatre repas par jour, douze plats à peine à chaque repas, — la moindre des choses enfin.

Dès aujourd'hui l'on aura soin de s'assurer quelque gibier de contrebande, des filets de bœuf, des petits pois, des fruits savoureux, quelques pâtisseries fines, etc., afin que nos frères d'Allemagne ne regrettent pas de s'être dérangés.

Bien entendu, l'on profitera de l'abolition des octrois pour remplir sa cave des meilleurs vins de Bourgogne, Bordeaux et Champagne, — s'il en reste, — histoire de faire juger la différence qui existe entre nos produits viticoles et la piquette connue sous le nom de vin du Rhin, avec laquelle les Allemands se gargarisent le pharynx. — Ne pas oublier les liqueurs, les sirops, les glaces et les sorbets.

Entretien.

Comme il y a des chances pour que messieurs les Prussiens aient besoin de linge et de vêtements, il faut de suite garnir les armoires de chemises de toile fine, de mouchoirs brodés, de flanelles de santé, de chaussettes en fil, sans compter les robes de chambre moelleuses, les bonnets grecs, casques à mèches ou foulards de nuit.

Il convient également de dévaliser les boutiques des parfumeurs pour offrir à ces excellents gredins des savons onctueux et des parfums de bon goût. Eviter l'eau de Cologne qui leur rappellerait amèrement la patrie absente.

Menus plaisirs.

La question des cigares tient une grande place dans la vie des troupes allemandes. Il importe

donc de se dépêcher d'écimer dans les bureaux de tabac les cigares les plus fins et les plus parfumés, — sans regarder au prix, — ainsi que les tabacs les plus susceptibles de flatter la gueule de nos bons amis les ennemis.

La saison s'avance, et les soirées devenant passablement fraîches, on évitera de les promener au Parc après la tombée de la nuit, et le mieux sera d'engager une bonne troupe d'opéra capable d'interpréter Richard Wagner, ou de multiplier les concerts et surtout les auditions de musique de chambre avec force concertos de Beethoven, sonates de Mendelssohn ou oratorios en sol majeur. Acheter aussi le répertoire des valses de Strauss pour que la danse alterne avec la musique.

Ce qu'on ne devra pas oublier surtout, c'est de conserver avec soin tout l'or et tout l'argent qu'on pourra ramasser, de ne payer ni ses contributions, ni ses fournisseurs, ni ses créanciers, de ne rien prêter à la Commune ni à l'Etat, — le tout afin de fournir de l'argent de poche à ces brigands de Teutons, pour qu'ils s'octroient grassement les petits plaisirs qu'on ne pourra leur procurer directement.

Observations générales.

Commander, sans tarder plus, des bouquets de fleurs naturelles et artificielles, des couronnes de laurier, des palmes de victoires, pour l'entrée dans Lyon de messieurs les Prussiens.

Les dames sont enfin expressément invitées à ne pas déposer leurs cachemires au Mont-de-Piété, car ils serviront à joncher les rues sous les sabots des chevaux des généraux de S. M. Guillaume.

N. B. — Comme, en dépit des lâches et des peureux, Lyon est décidé à repousser l'invasion, les défenseurs de la cité se feront un plaisir de profiter de toutes les dispositions amicales qu'on prendra à l'égard de ces excellents Prussiens.

H. PÉRIÉ

Pour tous les articles non signés
Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

QUINA - VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de **FILLION** neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes saluaires, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de **FILLION** neveu.

GARDE MOBILE. — GARDE NATIONALE

MAGASINS et CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la

Garde mobile

GROS ET DÉTAIL.

33 Ans de Succès

ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscès, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant *dépuratif* le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à **M. TOUSSAINT**, chimiste, pharmacien de première classe
rue Flézy, 12, au premier étage, Lyon
allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de **BREGUET** de PARIS

1^{er} Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.
Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix :

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis 33 -	
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis 85 -	
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis 25 -	
Verres de montre double.	50	Remontoir or pour dames depuis 450 -	
Id. cristal.	75	Id. pour hommes, depuis 200 -	
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis 65 -		Id. en alluminium	30 -
Montres argent pour dames			

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.
ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à **M. Gaillard**, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 1. (58-13)

LA SILENCIEUSE

MACHINES A COUDRE BRODEUSES, BOUTONNIERES

de tous systèmes

pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIÈRE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or (81-12)

BEAUTÉ des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi

de la **CRÈME SIMON**

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons. (84-6)

CONSERVATION DE LA VUE Nous engageons les personnes dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à **M. Michel CAN**, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux. (112)

CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix : 3 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.
aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON